

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue de las Cámaras n. 34.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. ON INSÉRERA GRATIS LES AVIS DE MM. LES ABONNÉS.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 palacs par mois.

Almanach Français.

- Lundi 12 (1809). — Combat de Shubpass, par le général Lefèvre, contre les Autrichiens.
 (1796). — Prise de Pizzighitone et Crémone, par le général Masséna, contre les Autrichiens.
 (1809). — Entrée à Vienne, par Napoléon, contre les Autrichiens.
 Mardi 13 (1809). — Combat de Vergel, par le général Lefèvre, contre les Autrichiens.
 (1814). — Combat de Grendrenz, par le général Desjardin, contre les Autrichiens.

NAVIRES DU HAVRE, ATTENDUS ICI.

Les Deux frères unis, 28 février.

MONTEVIDEO.

12 mai 1845.

AVIS.

M. Fitz Patrick, pilote de la marine anglaise, est prié de passer au bureau du PATRIOTE pour affaire qui le concerne.

Le brick de guerre Brésilien, arrivé hier de Buenos Ayres, n'apporte aucun changement dans les nouvelles que nous avons déjà données. Parti jeudi dernier de ce port, il ne peut que confirmer l'assurance que nous avons de la réception par Rosas, dans ce même jour, de M. le ministre Gore-Ouseley.

Malgré le bruit qui a couru ces jours passés d'une proposition qui aurait été faite au général ennemi par les puissances intervenantes, de suspendre l'effusion du sang, les guerilles ont continué, et nous avons aujourd'hui une nouvelle perte à regretter, c'est celle d'un chasseur basque grièvement blessé à la tête.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en donnant, dans leur entier, les détails suivants que nous empruntons au journal du Havre, sur la réception, en Chine, de l'ambassade française.

MŒURS CHINOISES.

Reception de l'ambassade française.

Nous empruntons au Journal des Débats la relation suivante de la première entrevue du haut commissaire chinois avec M. de Lagrenée.

Le haut commissaire Ki Ying, qui a négocié avec M. de Lagrenée, est le même qui avait conclu le traité anglais avec sir Henri Pottinger, et le traité américain

HONNEUR ET PATRIE !

avec M. Cushing. Il ne faudrait pas prendre Ki Ying pour un barbare, et nous avons, sous ce rapport, à faire amende honorable de beaucoup de nos préjugés et de nos dédain occidentaux. Nous pourrions citer, en faveur de cet éminent Chinois, le témoignage assurément fort compétent de sir Henri Pottinger, qui disait de lui dans un banquet public à Liverpool: « Je erois qu'il n'existe pas, dans aucun pays du monde, un homme plus digne du nom d'homme d'état, et en outre, de relations sociales plus intelligentes et plus agréables. » Les Français qui ont été en rapport avec Ki Ying ont conçu de lui, assure-t-on, la même opinion.

Ki Ying est un homme de cinquante-cinq à soixante ans, aux formes graves, aux manières aristocratiques. Il se présente en grand seigneur, habité dès l'enfance aux usages de la cour, et l'on reconnaît tout d'abord en lui un membre de la famille impériale. Il est en effet proche parent de l'empereur. Sa parole est nette et précise, d'une rare élégance, au dire des interprètes; il est aussi un des plus habiles calligraphes de l'empire. Sa physionomie est expressive, son regard s'anime aisément, et l'on voit briller alors sur son front le signe certain d'une intelligence peu commune.

Tel est l'homme que la civilisation chinoise a envoyé devant des représentants de la civilisation occidentale. Quand M. de Lagrenée arriva à Macao, Ki Ying n'était pas dans cette ville; mais il écrivit au plénipotentiaire français une lettre de félicitations sur sa heureuse arrivée, ajoutant que le noble empire de France, depuis le tems de la dynastie de Ming, avait été en bonne harmonie avec le Celeste-Empire, et avait fait avec lui le commerce pendant trois cents ans, et qu'il comptait bien que le traité qu'ils allaient conclure assurerait ces bonnes relations pour dix mille ans. Peu de jours après un grand seigneur chinois, Pan-se-Chen, vint faire visite à M. de Lagrenée. Pan-se-Chen est le fils d'un grand marchand hanniste (les hannistes, que les Anglais appellent hong, sont les marchands qui font le commerce avec les factoreries européennes); son père lui a légué une fortune immense, et il est devenu dans ces derniers temps un haut personnage.

Ayant fait un don généreux de 450,000 piastres (plus de 2 millions 250,000 francs) à ceux de ses compatriotes qui avaient été ruinés par la guerre des Anglais, il a reçu en récompense un titre honorifique correspondant à celui de duc, puis les insignes du bouton et de la plume de paon, et le collier de la dynastie tartare. C'est un grand cordon de la Légion d'honneur de ce pays-là, et, à cette occasion, il a changé le nom de son père Pan-Ving-Twa, en celui de Pan-se-Chen, dont nous ne pouvons pas bien apprécier la supériorité euphonique, mais qui, dit-on, sonne beaucoup mieux aux oreilles aristocratiques du Celeste-Empire. M. de Lagrenée reçut fort courtoisement la visite de Pan-se-Chen, qui était déjà connu de l'amiral Cécille, mais il eut soin de n'entrer avec lui dans aucune communication diplomatique, ne voulant avoir affaire qu'à Ki Ying en personne. Le haut commissaire, dans une seconde lettre, s'excusa des retards apportés à son voyage. Mais on était au mois de septembre, c'est à dire au milieu des sacrifices de l'automne; — sacrifices au très-saint docteur Confucius, sacrifices aux esprits patrons de l'Empire. Il paraît qu'à l'occasion de ces cérémonies il y a des jeûnes et des abstinences. C'est, nous le croyons, de

l'anniversaire de la naissance de l'empereur et celle des examens auxquels concourraient plus de dix milles lettrés de la province de Canton. A cause de toutes ces circonstances, qui exigeaient sa présence, Ki Ying annonçait qu'il n'arriverait à Macao que vers la fin de septembre.

Il y arriva, en effet, le 20. Son premier soin fut d'envoyer sa carte à M. de Lagrenée et à l'amiral Cécille. Pan-se-Chen et un mandarin appelé Tsao se rendirent chez l'interprète, M. Callery, pour régler le jour et l'étiquette des visites que se feraient les plénipotentiaires. Dans la visite que Ki Ying avait faite à M. Cushing, le ministre américain, il paraît qu'il s'était présenté avec une suite assez mesquine et un costume plus que modeste. Le plénipotentiaire français eut devoir faire à ce sujet quelques observations. Pan-se-Chen et Tsao répondirent qu'aucun fonctionnaire chinois ne pouvait, hors de la juridiction de sa province, revêtir les ornemens et les attributs habituels de sa dignité, et que de plus, le jour où Ki Ying avait eu une entrevue avec M. Cushing était un jour néfaste qui excluait plus de déploiement d'éclat et d'appareil extérieur. Ils promirent, du reste, que si le jour choisi était un jour propice, le haut commissaire viendrait chez le ministre de France en grand cortège. Aussitôt les deux envoyés se livrèrent à une opération qu'on ne saurait guère comparer qu'au tirage des cartes; et, en présence de M. Callery, qui conservait une gravité imperturbable, ils compulsèrent l'almanach en cherchant à distinguer les jours heureux des jours néfastes, et arrivèrent à découvrir que le 1er et le 3 octobre seraient des plus propices. Le 1er octobre fut donc fixé pour le jour de la visite de Ki Ying à M. de Lagrenée, et le 3 pour celle du ministre de France au commissaire impérial.

Le lendemain, M. de Lagrenée reçut un présent fort original, Ki Ying, fort affecté de ce que l'étiquette ne lui permettait pas de se montrer à Macao en grand costume, envoyait au ministre de France son portrait en pied en habits de cour, pour le dédommager de ne pouvoir le voir en personne dans toute sa splendeur. Naturellement, M. de Lagrenée ne voulut pas rester en arrière, et il fit venir immédiatement de Canton l'artiste indigène le plus renommé pour faire son portrait en grand uniforme, à l'intention de Ki Ying. En attendant le jour de l'entrevue, le ministre de France envoya offrir ses complimens au commissaire impérial par l'intermédiaire de deux secrétaires de la légation, M. le marquis de Ferrière et M. le comte d'Harcourt. Ki Ying les reçut avec le plus grand empressement, et se montra très-prodigue de démonstrations envers la France. Il avait avec lui son principal conseiller, Huan, Pan-se-Chen et Tsao. Tous se montrèrent des plus aimables et firent même l'éloge des Français un peu aux dépens des Anglais et des Américains. « Ceux-ci disaient-ils, ont les cheveux rouges et des taches jaunes sur la peau; mais vous, Français, vous avez comme nous des cheveux noirs et nos deux nations se ressemblent »

Quel bonheur, pourtant, que MM. de Ferrière et d'Harcourt aient eu des cheveux et des favoris noirs! S'ils avaient été blonds, et s'ils avaient eu des taches de rousseur, qui sait ce qui serait arrivé! Grâce à cette particularité de leur extérieur, nous avons évité le danger d'être regardés comme des barbares au

cheveux rouges. Il y a plus ; il paraît que ces honnêtes mandarins étaient si enchantés de cette similitude de races, qu'ils établieraient que M. de Ferrière, et M. Callery surtout, avaient une physionomie tout-à-fait chinoise. Ceci nous rappelle une annonce que M. Gutzlaff, auteur de la *China opened*, et aujourd'hui interprète des Anglais en Chine, faisait mettre dans les journaux anglais, et dans laquelle il était dit que l'auteur, étant doué par la nature d'une tournure chinoise (*being gifted with a Chinese countenance*), avait eu plus de facilités qu'aucun autre pour étudier les mœurs du Céleste Empire.

Le 1er octobre eut lieu l'entrevue des deux plénipotentiaires. M. de Lagrenée avait réuni chez lui toute sa légation en grand uniforme, ainsi que l'amiral Cécille et une partie de l'escadre. Les salves répétées des forts portugais et les sons du tantan annonçaient l'approche de Ki-Ying. Son escorte, de cent cinquante ou deux cents hommes, se composait de fantassins portant les uns des piques et des lances, les autres des fusils à bout, quelques-uns des boucliers et des carquois, tous ayant l'air de bandits. Il y avait aussi quelques cavaliers tartares montés sur de petits chevaux élanqués, portant sur leurs épaules l'arc mongol et un long bambou armé à l'extrémité de bois pointu, en forme de lance ; le tout précédé d'étendards et d'une musique, vraie musique chinoise c'est tout dire. Il paraît que le sens musical du Céleste-Empire n'a pas encore eu le temps d'être amélioré par les Anglais. Plusieurs de la légation allaient recevoir Ki-Ying à sa descente de palanquin et le conduisirent jusqu'au haut de l'escalier, où M. de Lagrenée le reçut en lui donnant la main. Tous deux prirent place sur un canapé au-dessus duquel était placé le portrait du roi des Français, ayant en face celui du Céleste-Empire. Ki-Ying avait avec lui son premier conseiller Huan, trésorier des deux Kuang, place qui lui rapporte de 1 million 400,000 fr. à 2 millions par an. Le haut-commissaire se montra encore prodigue de démonstrations amicales, revenant à plusieurs reprises sur la paix qui régnait depuis trois cents ans entre les deux nobles empires de Chine et de France, et sur celle qu'ils allaient conclure pour dix mille ans. La conversation s'anima par degrés, on causa de la France, de sa richesse, de son climat, et réciproquement de la Chine. On fit en un mot, selon l'usage chinois, un cours complet de géographie.

M. de Lagrenée proposa ensuite à Ki-Ying de parcourir son département. Le haut-commissaire quoique chinois, ou parce que Chinois, admira beaucoup un service de thé en porcelaine de Sèvres, présent du roi. Un portrait de Jacquart en tissu de soie, merveilleux produit de l'industrie lyonnaise, attira aussi son attention. Mais ce qui le toucha le plus ce fut son portrait suspendu dans un des salons. On servit ensuite une collation à la française, Ki-Ying et ses conseillers manifestèrent une préférence marquée pour les vins de Champagne et de liqueurs, et y firent largement honneur. Ces libations hospitalières ne contribuèrent pas peu à animer la conversation qui se croisa bientôt dans tous les sens avec une vivacité à laquelle toute la science et toute la présence d'esprit de M. Callery avait peine à suffire. Ki-Ying conservait assez de dignité ; mais Pansé-Chen et Tsao, ayant un caractère moins officiel, se livraient à des démonstrations plus vives. Rien ne manquait au repas, pas même le bouffon ; car il y avait là un mandarin militaire, Toung, qui se livrait à des excès de joie tels que Ki-Ying était de temps en temps obligé de le rappeler à l'ordre. Après la collation, le commissaire impérial et sa suite prirent congé, et, devenu plus familier, Ki-Ying, au lieu de se contenter d'une poignée de main, embrassa à plusieurs reprises M. de Lagrenée qui dut se prêter de bonne grâce à ces effusions.

Le lendemain ce fut le tour de M. le ministre de France. M. de Lagrenée, avec toute sa légation et l'amiral Cécille se rendit chez Ki-Ying. Le haut-commissaire s'était logé sans façon dans une pagode, ayant fait déloger un dieu ou un saint quelconque. On sait, par les relations publiées en Amérique, qu'il avait fait de même pour recevoir M. Cushing, et avait mis à la

porte, sans plus de cérémonie, les idoles et les prêtres d'un temple où il avait établi sa résidence. La légation française, pour arriver jusqu'à la pagode, eut à traverser une foule nombreuse, au milieu de laquelle se élevaient des tréteaux chargés de musiciens. La scène avait absolument l'aspect d'une de nos foires. Des boîtes d'artifice saluèrent son approche. M. de Lagrenée fut reçu avec le même cérémonial qui avait été observé à l'égard de Ki-Ying, sauf qu'au lieu d'être à la droite du commissaire, il était à la gauche, qui est la place d'honneur en Chine. Le ministre de France présenta à Ki-Ying M. Lefevre de Beourt, comme consul de première classe, géant par intérim le consulat de Canton, et dit au commissaire les choses les plus honorables sur les précédents de M. de Beourt et sur la confiance dont le gouvernement lui donnait la preuve, en lui remettant la direction des intérêts de la France dans le Céleste-Empire. Alors commença une conversation générale ; on causa de tout, même des chemins de fer, jusqu'au moment où l'on annonça que la collation était servie.

Le repas chinois fut nécessairement aussi curieux pour les Français, que l'avait été le repas français pour les Chinois. Il paraît qu'un repas chinois commence comme un livre hebreu, c'est-à-dire par la fin. On servit d'abord le dessert. On plaça devant M. de Lagrenée un plat où se trouvaient des petits gâteaux et des bonbons de toutes couleurs, pétris en forme de caractères chinois. Il fut expliqué au ministre de France que ces signes voulaient dire : « Paix pour dix mille ans. » De côté, Ki-Ying tenait à ce chiffre. M. de Lagrenée mit le comble à la joie du commissaire impérial en lui demandant la permission d'emporter l'assiette et le bonbon en souvenir de son aimable intention.

Le dessert duraient depuis trois quarts d'heure, les toasts se succédaient sans interruption. Tsao, le mandarin lettré, commença à y voir trouble et les hôtes de Ki-Ying croyaient être à la fin, ils n'étaient qu'au commencement. Bientôt, en effet, aux gâteaux et aux fruits succéda un dîner chinois dans toute sa pureté native : soupes aux nids d'hirondelles, holothuries, ulérons de requin rien n'y manquait, sinon les bâtonnets classiques, dont on se sert en Chine comme de pièces, en guise de fourchettes, et que les indigènes manient avec une dextérité et une vitesse inimitables. Ki-Ying avait eu devoir, par galanterie, donner à ses hôtes de vagues fouchettes occidentales. Mais les Français, qui ce n'est dit à leur honneur, voulurent se conduire en Alcibiades, et se faire chinois à Macao. M. de Lagrenée réclama intrépidement les bâtonnets qui furent distribués à tous les convives.

Cette identification patriotique combla de joie ces honnêtes Chinois, et Ki-Ying déclara à M. de Lagrenée que désormais mais ils ne feraient plus qu'un. On resta plusieurs heures à table, après quoi tous les convives firent le tour des appartements, où des exemples du talent géographique de Ki-Ying furent particulièrement admirés, au grand plaisir de l'auteur, et la légation française se retira.

Telle fut la première entrevue officielle des deux plénipotentiaires des deux nobles empires. Les négociations furent suivies ultérieurement dans des conférences privées et aboutirent au traité qui est déjà connu.

(Journal du Havre.)



VENTE A L'ENCHERE.

[Remate.]

PAR COURRAS, SMITH ET Cie.

A TOUT PRIX.

Rue Sarandí, n. 140.

Mardi prochain, 13 courant, à onze heures du matin, aura lieu la vente à l'encan d'un magnifique assortiment de bijouterie et de meubles dont la majeure partie est récemment arrivée

PAR LE MEME.

Même adresse.

Le jeudi suivant, 15 courant, à 11 heures du matin, aura lieu la vente à l'encan d'un élégant assortiment d'articles pour la raison.

P. P. VAZQUEZ.

Bijouterie, mobilier et librairie.

Jeudi prochain, 15 courant, à 11 heures du matin, aura lieu chez lui, rue des Missions n° 117, la vente à l'encan des articles ci-dessus

AVIS DIVERS

AVIS.

AUX JEUNES GENS QUI SE DESTINENT AU COMMERCE.

COURS DE TENUE DES LIVRES

En partie simple ou double, d'arithmétique commerciale, et des langues français et anglais, à 7 heures du soir, tous les jours, excepté le lundi et les jours de fête. Comme la géographie moderne n'est pas étrangère au commerce, on pourra si les élèves le desirer, leur en donner les leçons.

Les cours s'ouvriront le 2 du mois de juin, ceux qui se disposeront à les suivre sont priés de se présenter avant cette époque pour prendre leurs inscriptions respectives, celle de las Camaras n° 97, institution de M. l'abbé Paal.

On prévient que les professeurs n'affichent pas une méthode ni nouvelle ni extraordinaire, et qu'ils ne s'engagent point à lire, parler, et écrire correctement aux élèves ces deux langues, ni dans quatre, ni dans six mois de leçons.

AVIS AU PUBLIC.

A vendre des haricots blancs de Soissons, première qualité, au magasin de comestibles, rue du 18 Juillet n° 54, près du Lion d'or, à deux piastres l'arrobe, et 80 reis la livre.

M. Martin, chargé de la direction de la société philo-dramatique française, a l'honneur de prévenir les personnes qui ont fait quelques fournitures pour la représentation de dimanche dernier, qu'elles peuvent, dès ce jour, présenter leurs comptes chez lui, rue du 2^e Mai, n° 251, pour y être payés.

COMMISSION DE SUBSISTANCES.

A dater d'aujourd'hui, 2 mai, le bureau de la commission de subsistances recevra les déclarations des négociants depuis 4 heures du soir jusqu'à la nuit.

Les personnes qui desirer un bon cuisinier sachant faire la pâtisserie et le pain, peuvent s'adresser rue del Rincon, n° 14, au café Oriental.

Le Propriétaire-Gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimer Constitucional, Rue de las Camaras N. 31.